

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 35 (1897)  
**Heft:** 48

**Artikel:** La dernière farce de Vagnol  
**Autor:** Dreveton, Eugène  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196575>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

geois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corminboeuf, chanoine de l'église de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité: « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi; j'ai été aumônier de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Quelques-uns de mes soldats étaient logés au couvent des Cordeliers, qui avait pour supérieur le père Girard. J'eus ainsi l'avantage de faire connaissance avec cet aimable et spirituel vieillard, âgé de 82 ans, et dont la conversation offrait un grand charme.

L'ordre de notre licencement, ardemment désiré, arriva le 5 janvier 1848, et le 7 nous étions de retour dans nos foyers.

H. v. M.

### Châcrebleu.

Et Jean-Gabriel Peluchet, dit Châcrebleu, municipal, bouchier de la commune, membre de la commichon d'Inschpecchon des jéoles, entra dans l'école des filles.

Jean-Gabriel Peluchet frisait la soixantaine. C'était un vieillard assez vert, teinté de rubis au nez et aux pommettes des joues, avec des formes anguleuses et un dos vouté. Il appartenait à cette époque où l'instruction primaire était en quelque sorte facultative; ayant peu hanté les écoles, il savait, comme M. Jourdain, tout au plus lire et écrire. Je me trompe, il calculait admirablement. Riche et possédant un beau domaine, il avait promptement gravi l'échelle des honneurs communaux que nous avons énumérés. Il tenait, comme on dit, la *palanche* de la commune.

Nous avons essayé d'exprimer par l'écriture le singulier défaut de prononciation de Jean-Gabriel. Dans sa bouche les *s* et les *t* devenaient régulièrement des *ch* et des *j*.

On l'avait surnommé Châcrebleu à cause de son juron habituel qu'il défigurait encore en le prononçant à sa manière.

A l'entrée de Jean-Gabriel dans la salle, l'institutrice et les jeunes filles se levèrent, celles-ci avec une certaine lenteur qui fut remarquée du municipal, car il dit sur le champ:

— Bonjour, mademoiselle, vous devriez apprendre à chés j'enfants le respect de l'autorité. Quand un membre de la commichon et churtout un munichipal vient dans la schalle, toutes doivent che lever d'un cheul coup.

L'institutrice s'inclina sans répondre.

Puis Jean-Gabriel se promena en long et en large, les mains derrière le dos. Tout à coup, avisant à l'extrémité d'un banc une fillette assez gentille:

— Jeannette, ton père a-t-il mené en bas che moule de foyard qui était devant chez vous?

— Non, monsieur, pas encore.

— Dis-lui de ne pas le vendre avant de m'avoir reparlé!

Et Jean-Gabriel continua sa promenade.

Les élèves copiaient des modèles d'écriture. Jean-Gabriel jetait de temps en temps un regard plus ou moins amical sur certaines jeunes filles de sa connaissance. Le *plus* était pour les enfants des bons paysans, le *moins* pour les enfants pauvres, qu'il connaissait bien, étant boursier de la commune. Il s'arrêta près de la fille de l'asseuse et prenant son cahier:

— Que chest beau, dit-il, chés majuscules, cha vous j'a un air noble et dichtingué. Cheulement il me cheuhble que les jijèdes ne sont pas j'achez dégagés. Mademoiselle, il faut leur faire faire plujiuers pages de jijèdes.

L'institutrice se tourna pour cacher son malaise.

Quelques élèves moins prudentes éclatèrent de rire.

— Châcrebleu, s'écria-t-il, il parait qu'il y a de l'indischipline ichi. Pourquo riez-vous quand on vous parle? Je ferai mon rapport à la commichon.

On passa à la leçon de géographie.

Jean-Gabriel voulut juger par lui-même de la force des élèves:

— Jélie, dit-il, viens jà la carte. La jeune fille obéit.

— Montre-moi la montagne du Cunay. Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas jóu est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est là carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle d'Europe.

— Châcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, c'est le Cunay, j'en chuis chûr.

Jean-Gabriel était fatigué!

— Mes jenfants, dit-il, j'eschpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chases une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres.

Bonjour, mademoiselle, et châcrebleu, travezallez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Châcrebleu ferma la porte et alla boire chopine.

### Les poires.

Un soir, au coin de l'âtre, attendant le repas, A sa vieille Fanchon, disait le gros Lucas :

— Oh! si notre Jean-Pierre obtiendrait cette place! Si je voyais mon fils, au château, garde-chasse! Femme, c'est l'intendant qui donnera l'emploi, Et... ces poires, chez lui... feraien plaisir, je crois. Demain, qu'à ton lever, ta corbeille soit prête; Demander la main pleine est la manière honnête. Tu diras (si nos vœux pouvaient être accomplis) Qué nous aurons bientôt du chasselas exquis.

— Je comprends, répondit la vieille ménagère.

Le couple en était là, lorsque dans la chaumiére, Arrive l'intendant l'air joyeux et pressé :

— Vivat! j'ai si bien fait que Jean-Pierre est placé, Jean-Pierre est garde-chasse! et nos gens de lui dire Des grand merci, Dieu sait! L'autre enfin se retire.

— Brave homme, hon enfant! dit le vieillard touché:

« Femme, portons, demain, ces poires au marché! »

J. PORCHAT.

### Epiteaux, lo chauffeu.

Lo tsemin dè fai que va ora du Lozena tant que pè lo fin fond dào Valai n'allàvèd'a premi què tantqu'à Velanâova et clliâo d'Aglio, dè Bex et d'amont per lè, que n'aviont min dè trein, étioin bo et bin d'obedzi dè preindrè la pousta àobin d'allà à pi.

Quand don la Compagni O. S. (l'Osse, coumeint on l'ai désai) eut fé posâ lè railliès dè cè premi tsemin dè fai, quand l'uront lèvâ la frêta à totès lè garès et que tot fut prêt po eimodâ lo premi trein, n'étai pas question, lão faillai onco on moué dè dzeins po férè allâ tot cè commerço.

Lão faillai dâi cheffes po lè garès, dâi gaillâ po bailli lè beliefs, po portâ lè martzandi, dâi gardès dè baragnès po gravâ ài dzeins dè passâ quand lè treins arrevâvant, pu l'âo z'ein faillai po pertousi lè cartès dein lè vuagons et, l'essentiet, s'agessâi dé trovâ dâi gaillâ po férè allâ lè machines et dâi chauffeu po mètrâ lo tserbon et attusi.

Coumeint vo peinsâ, d'a premi, cein n'étai pas onco tant ézi dè recrutâ tot cé mondo, assein la Compagni a etâ d'obedzi d'enròlâ on pou ti clliâo que sè preséintâvont.

On étai pas tant défecilo : po lè cheffes dè garès, poru que satsant férè on pou lão nom et breinlâ la senaille quand lè treins dévessant modâ, l'est tot cein qu'ein faillai; et po clliâo qu'allâvont su lè machines, poru que satsant maniyi on pou lo commerço, l'étai bon, mà faillai que potsèyant àot fin totès clliâo picès et que tot cein reluise coumeint on meriâo.

On certain Epiteaux, dè pè Maracon, s'étai eingadzi po chauffeu et fasâi adrâi bin son service, mà lo gaillâ ne sè tsaillessâi pas dè potsi, l'avâi adé la flème quand s'agessâi dè maniyi la patta, assein sa machine étai adé coffa.

On dzo que son trein étai arrêtâ à Cully, lo cheffe dè gare l'ai fe :

— Dis-vâi Epiteaux, tè faut potsi ta machine on pou, mi què cein, se te n'as pas envia que la Compagni té ballâi ton condzi. Vouéte-vâi : la tsemena est tot'eimpacotaie, lè biellès et lè pistons sont tot rodzes, tant sont rouillis, lo subliet est plien de vert-dè-gris, te vas vârè, t'è su d'avâi on rappoo ion dè stâo quattro matins!

— Cein ne vâo rein derâ, l'ai fe Epiteaux, lè tsévaux que ne sont pas étrelhi traçont asse rudo que clliâo que le sont!

C. T.

### La dernière farce de Vagnol.

Chaque année, en septembre, je vais passer quelques jours à Villeroche-sur-Isère... Autrefois, ma première question, en me retrouvant dans ma ville natale, au milieu de mes amis, était toujours celle-ci: « Que devient Vagnol!... Conte-moi ses nouveaux exploits ».

Or, l'année dernière, le soir même de mon arrivée, je rencontrais, assis sur la terrasse du *Café des Dauphins*, mon camarade Lucien Frandon. Après une chaude poignée de mains et les compliments d'usage, je jetai un regard dans la salle, d'aspect reposant et tranquille, avec ses dorures ternies et ses peintures murales presque effacées par la fumée des innombrables pipes culottées par les bons bourgeois de Villeroche, durant les longues soirées d'hiver.

— Qui cherches-tu? me demanda enfin Lucien, en face de qui je m'étais assis.

— Vagnol, parbleu!

— Hélas! tu ne le reverras plus ici.

— On l'a donc expulsé?

— Non. Il « s'est expulsé » tout seul... Il est mort.

— Mort!... Quel malheur!...

— Dis plutôt : quelle délivrance! Je connais des gens qu'une fausse honte a seule empêchés d'illuminer le soir de ses funérailles.

Tandis que Lucien achevait sa phrase, la figure pâle et anguleuse du défunt m'apparaissait, avec ses petits yeux dissimulés sous les lunettes, ses lèvres minces, ses courts favoris grisonnants.

En dépit de son physique et de sa tenue soignée et cossue qui n'auraient jamais laissé soupçonner une telle tendance, Paulin Vagnol était un terrible fumiste. Il n'a manqué à sa gloire qu'un plus vaste théâtre pour éclipser celle de tous les Lemice-Terrieux de ce siècle.

Il était nôfumiste, comme d'autres naissent musiciens ou poètes. Il avait la farce dans le sang, dans les moelles. Désolé de cette vocation dont l'origine atavique lui échappait complètement, son père, honnête négociant, l'avait pourvu, jadis, dans l'espoir de l'assagir, d'une étude d'avoué. Mais, au bout de quelques années, comme l'incorrigible Paulin consacrait la plus grande partie de son temps à mystifier ses collègues et les membres du tribunal, le président l'avait fait appeler, un beau jour, dans son cabinet, et, de sa voix grasseyeante, lui avait dit:

— « Maître Vagnol, je regrette d'être obligé de vous donner un tel conseil, mais, croyez-moi, dans l'intérêt de votre propre sécurité, cédez votre charge. Vos confrères sont exaspérés et pourraient se porter, un jour ou l'autre, à de fâcheuses extrémities sur votre personne. Je ne veux pas que votre sang rougisse les dalles du prétoire. Cherchez, au plus vite, un successeur. La magistrature tout entière vous demande, par ma bouche, ce sacrifice ».

Vagnol s'inclina, et, comme son père était mort, qu'il était désormais maître de ses actions et ré-

soul à ne pas se marier, il remit, quelques mois plus tard, son étude. Il put, dès lors, suivre librement sa vocation. Pendant vingt ans, elle s'exerça aux dépens de ses compatriotes. Parmi ses victimes figuraient, en première ligne, les habitués du *Café des Dauphins* ; mais, en vertu d'un serment solennel auquel on l'avait contraint en le menaçant du sort de Fuaëds, il leur réservait les farces anodines dont nul ne songeait à se fâcher.

Pourtant, malgré son aplomb, il n'avait jamais osé lancer la moindre plaisanterie à l'adresse de M. Maigrinet, un petit bonhomme à la physionomie grincheuse, au regard sournois, veuf depuis longtemps, et que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu sourire. Vagnol, au bout de dix ans, gardait encore dans l'oreille l'intonation féroce des paroles suivantes :

— La première fois que vous vous permettrez de me faire une blague, je vous couperai les oreilles ; la seconde fois, je vous casserai une patte... celle que vous voudrez ; et la troisième, comme je n'ai pas l'intention de passer mon temps à vous mutiler, je vous brûlerai, purement et simplement, la cervelle... Vous avez bien compris ? Vous savez que je ne plaisante pas, moi !

Vagnol, qui craignait les coups comme Panurge, s'était tenu pour averti. Il avait prudemment écarté Maigrinet du champ de ses opérations. A peine lui adressait-il la parole, dans la crainte de ne pouvoir, à l'occasion, résister à un subit et regrettable entraînement.

Cette exclusion n'avait pas échappé à ses compagnons de soirées. Elle était pour eux un sujet tout indiqué de railleries, quand il poussait parfois la vanardise jusqu'à prétendre qu'aucun de ses contemporains n'était à l'abri de ses atteintes.

— Et Maigrinet ? criait-on à la fois de tous les côtés, et Maigrinet ?

— M. Maigrinet est à part... je respecte ses cheveux blancs.

— Avez-vous respecté les nôtres ?

— J'ignore leur nuance. Vous êtes tous chauves comme des pommes d'escalier.

Sans le laisser paraître, Vagnol sentait que sa réputation était en jeu, et qu'à ménager ainsi le farouche Maigrinait, il risquait de descendre du piédestal où l'avaient placé, non pas l'admiration, mais les rancunes de la plupart de ses concitoyens. Aussi résolut-il de frapper un grand coup.

Et, un soir, négligemment, il laissa tomber ces mots :

— Si je voulais, je ferais croire à Maigrinet qu'il est aveugle... Mais je ne veux pas, à cause de ses cheveux blancs.

— Dites donc tout de suite que vous avez peur de lui, répondit un des assistants.

— Eh bien, vous allez voir ça tout à l'heure, quand il arrivera. Mais que la responsabilité du crime auquel vous me poussez retombe sur vos têtes. Comme feu Pilate, je m'en lave les mains... Une recommandation : puisque vous êtes mes complices, vous obéirez aveuglément, c'est le cas de le dire, à mes ordres... Silence, messieurs, voilà notre victime.

Maigrinet, sa canne sous le bras, l'air aussi hargneux que d'habitude, venait de faire son apparition. Comme la température était fraîche, il était enveloppé d'un long pardessus, une antique houppelande grise, qui lui descendait presque jusqu'aux talons.

Vagnol s'avança à sa rencontre, la main tendue.

— Comment va ce cher ami ?

— Très bien, répondit Maigrinet, d'un ton sec, en se débarrassant de sa canne et de son pardessus.

Il prit un journal qui traînait sur une table, et vint s'asseoir près du poêle.

Vagnol le suivit.

— A votre âge, fit-il, vous lisez encore sans lunettes ?

— Puisque je vois aussi bien qu'à vingt ans.

— Vous avez de la chance. Ce n'est pas moi qui pourrais en dire autant. Ne fatiguez pas, cependant, votre vue.

— Elle durera bien autant que moi.

— On croit cela ; et puis, un beau jour, un accident arrive, bonsoir ! la lanterne est éteinte.

Maigrinet, qui venait uniquement pour lire les journaux, eut un geste d'impatience. L'ex-avoué, ne jugeant pas à propos d'insister, s'éloigna et vint prendre place à une table où se tenaient trois de ses amis.

— Faisons-nous une manille ?

— Si vous voulez.

On se mit à jouer. Un quart d'heure après, on entendit une espèce de grognement. Un des joueurs, se penchant pour voir sous la table, demanda :

— Est-ce qu'il y a un chien, ici ?

— Non, dit Vagnol, en jetant ses cartes, c'est notre ami Maigrinet qui roule... Regardez, le sommeil de l'innocence. J'ai presque envie de l'épargner... Enfin, *atela jacta est* !... Messieurs, je compte sur votre concours ; rabattez les rideaux, éteignez le gaz.

La salle fut plongée dans la plus profonde obscurité.

— Et maintenant, à vos jeux ; surtout, ne trichez pas. Annoncez fort, plus haut que ça... Très bien.

Tous avaient compris, et, par des annonces fantastiques, firent semblant de jouer. Vagnol, de son côté, criait comme un forcené. Sa voix éclatait en coups de tonnerre. Les minutes s'écoulaient. Quelques assistants, malgré leur bonne volonté, commençaient à trouver que la plaisanterie se prolongeait outre mesure. Ils n'osaient bouger, dans la crainte de s'ébrougner ou de renverser les tasses. Ils restaient sur leurs chaises, droits comme des piquets, avec des fourrilllements dans le dos et le long des jambes.

Mais un cri désespéré, un cri effroyable, qui n'avait presque plus rien d'humain, les fit sursauter sur leurs sièges.

— Oh ! mon Dieu !... Je suis aveugle !

— Aveugle ! s'écria à son tour Vagnol, ce n'est pas possible. On ne perd pas la vue en cinq minutes.

— Quand je vous dis que je n'y vois rien, rien, c'est affreux.

— C'est la fraîcheur de la soirée... ou la clarté du gaz qui aura subitement paralysé votre nerf optique.

— Je vous en prie, allez vite chercher un médecin.

— Malheureux ! vous ne songez donc pas au gaz ? C'est à la lumière du jour seulement qu'on pourra examiner vos yeux. Ne vous désolez pas, une nuit est bien vite passée... Nous ne voulons pas vous abandonner ainsi ; je vais vous reconduire. En attendant, à cause de la fraîcheur, je crois qu'il serait prudent de vous bander les yeux. Tenez, j'ai justement un mouchoir propre. Ne bougez pas, je vais vous mettre moi-même le bandeau.

A tâtons, Vagnol lui appliqua sur les yeux l'épais et large mouchoir qu'il avait apporté en prévision ; puis, tout bas, il ordonna de rallumer le gaz. Maigrinet ne s'aperçut de rien. Il avait la face affreusement contractée. Il ne cessait de gémir.

— C'est féroce, murmura un des assistants ; j'ai envie de lui enlever son bandeau.

Un regard terrible de Vagnol le cloua sur place.

— Allons, je vais vous accompagner. Enfilez votre pardessus ; voilà votre chapeau, votre canne... Ne touchez pas votre bandeau, car vous allez être obligé, peut-être, de garder, pendant quelques jours, la chambre noire.

— J'y resterai six mois, s'il faut, pourvu que je recouvre la vue.

— Espérons que la guérison ne sera pas aussi longue, ajouta l'ex-avoué, en prenant le malheureux par le bras.

Il sortit, suivis à distance par quelques habitués du café.

Quant à Vagnol, il accompagna l'« aveugle » jusqu'à sa chambre à coucher.

Il le remit à sa vieille servante, qui se prit à pousser des hauts cris et à parler, elle aussi, d'aller, en toute hâte, chercher un médecin.

— Non, Pélagie, non, M. Vagnol a raison ; il faut attendre le jour... Vagnol, mon ami, puisque vous avez eu la bonté de m'offrir votre bras, vous allez m'aider à me mettre au lit.

Celui-ci fit la grimace ; il ne s'attendait pas à tant d'exigence ; mais il ne pouvait refuser ce dernier service. Il déshabilla « son ami » comme un enfant, le coucha avec toutes sortes de soin et lui rabattit sur le nez le bonnet de coton trouvé sous le traversin.

— Tâchez de vous reposer, et demain matin, si je suis remis moi-même de la secousse, je viendrai prendre de vos nouvelles.

— Une minute, dit Maigrinet, la voix palpitante d'émotion ; je vous ai méconnu, mon cher Vagnol. Au fond, je le reconnais aujourd'hui, vous êtes le meilleur des hommes. Tant que j'aurai un souffle de vie, je me souviendrai de ce que vous avez fait ce

soir pour moi. Pardonnez-moi si je vous ai blessé parfois par mes rebuffades. Que voulez-vous ? Je n'avais pas d'autre moyen pour éviter ces farces que vous prodiguez un peu trop, soit dit sans vous offenser. Je vous en prie, oubliez le passé, et, sans rancune, donnez-moi la main.

Vagnol mit sa main dans celle de « l'aveugle » qui, après l'avoir serrée avec un trouble grandissant, la porta à ses lèvres.

— Calmez-vous, Maigrinet, je vous en supplie ; je sens des larmes rouler sous mes paupières... Au revoir... Né découvrez pas vos yeux avant la visite du docteur.

(A suivre.)

### Boutades.

Un coiffeur avait commandé une enseigne à un peintre, avec ces mots :

AU CHÊNE D'ABSALON  
Salon de Coiffure.

Le peintre commençait à s'exécuter lorsqu'il s'aperçut que, sur la plaque que lui avait fournie le coiffeur, il lui serait impossible d'y faire entrer toutes les lettres.

Il eut l'ingénieuse idée d'en retrancher quelques-unes et quelques jours plus tard on pouvait lire au-dessus de la boutique de notre artiste capillaire.

*Au Chêne d'Absalon de Coiffure.*

La saison de Vichy ne s'est pas close, dit l'*Écho de Paris*, sans qu'un de ses rédacteurs, sollicité par la princesse K..., ait buriné sur son album un madrigal que voici :

Ici, sur la foi des gazettes,  
Madame, on croit venir au port.  
Mais les malades ont grand tort  
De prendre les eaux où vous êtes.  
Vos yeux nous font, à parler franc,  
Mainte blessure inexorable,  
Si bien qu'on arrive souffrant  
Et qu'on s'en retourne incurable.

Dans le temps où les pasteurs interrogeaient du haut de la chaire, non seulement les enfants, mais les hommes et même les vieillards, cette question fut adressée à un meunier :

— Récitez le huitième commandement.

— Cela ne me regarde plus, monsieur le ministre, j'ai remis le moulin à mon fils.

### PEU GALANT.

*La femme.* — Qu'est-ce qu'on nomme le parti de l'opposition, dont on parle si souvent dans les journaux ?

*Le mari.* — Le parti de l'opposition est dans l'Etat ce que la femme est dans le ménage.

**THÉÂTRE.** — Dimanche 28 novembre, **Le Maître de Forges**, pièce en 5 actes par Georges Ohnet, et **le True d'Arthur**, comédie en 3 actes. Les plus difficiles et les plus exigeants auront de quoi se satisfaire avec un pareil programme. Le légendaire succès du **Maître de Forges** suffirait seul à la réclame d'une semblable soirée, et l'adjonction sur l'affiche du **True d'Arthur**, garantit au public de dimanche prochain, des émotions, et des accès de gaieté, des plus sincères et des plus fréquents.

Jeudi 2 décembre, **L'Avare**, comédie en 5 actes de Molière.

**L. MONNET.**

**PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE**  
**Agendas de bureaux pour 1898.**

### VIENT DE PARAITRE :

**Au bon vieux temps des diligences**

Deux conférences données à Lausanne  
par **L. MONNET**

avec couverture illustrée par **R. LUGEON**.

En vente au  
bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.

Prix : 1 fr. 50.

**Lausanne.** — Imprimerie Guilloud-Howard.